

Lacan Quotidien



N° 912 – Lundi 1^{er} février 2021 – 17 h 48 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Du duel

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Le réel du sexe par Antonio Di Ciaccia

LECTURES

Alban Berg, l'amour ou l'invention musicale de Marie Faucher-Desjardins
par Myriam Mitelman

DÉBAT SUR LA SEXUATION ET SES AVATARS

Le réel du sexe

par Antonio Di Ciaccia

Quand on a affaire à une liaison déterminative (1) comme dans le syntagme *le réel du sexe*, il est toujours utile de s'exercer à lire et à relire, rappelle Lacan, parce qu'il peut y avoir deux sens complètement opposés. *Le désir d'enfant*, par exemple, si nous le lisons comme génitif objectif, « c'est un enfant qu'on désire », alors que, si nous le lisons comme génitif subjectif, « c'est un enfant qui désire » (2). Lacan donne un autre exemple : *la loi du talion* peut vouloir dire *instaurer le talion comme loi* et « ce que le talion articule comme loi, c'est-à-dire *œil pour œil, dent pour dent* ».

Exerçons-nous donc avec le titre du prochain congrès de la Scuola lacaniana di Psicoanalisi (SLP) : « Le réel du sexe ». *Le réel du sexe*, si nous le lisons dans un sens, cela veut dire repérer ce qui est réel *dans* le sexe. Si nous le lisons dans l'autre sens, cela veut dire repérer ce qui est réel *à partir* du sexe. Dans les deux cas il reste la question sous-jacente que se pose Lacan : quelle est la fonction du sexe en psychanalyse ?

Partons du premier sens : ce qui est réel dans le sexe. Je cite Lacan : « Que le sexe, ce soit réel, ne fait pas le moindre doute. Et sa structure même, c'est le duel, le nombre *deux*. Quoi qu'on en pense, il n'y en a que deux, les hommes, les femmes. » (3) Donc c'est clair : le sexe réel concerne les hommes et les femmes. Prenant éventuellement comme référence ce qu'il appelle le « modèle supposé animal » (4), Lacan semble se rallier aux conceptions courantes, voire triviales, que nous croyons suggérées par la nature elle-même. Modèle qui corroborerait que sur le plan sexuel il y aurait rapport articulable entre ce qui convient à ceux qui sont d'un même sexe et ce qui convient à ceux qui sont de l'autre sexe.

Cependant, après avoir déclaré que de sexes il n'y en a que deux, Lacan continue : « On s'obstine à y ajouter les Auvergnats. C'est une erreur. Au niveau du réel, il n'y a pas d'Auvergnats. » (5) Les Auvergnats, qu'ont-ils à faire dans cette histoire ? Cherchant par-ci et par-là, j'ai trouvé une réponse possible : en 1781, lors de la bataille de Wethersfield qui a précédé la prise de Yorktown, qui deviendra New York, au général Georges Washington, qui s'émerveillait de ce que les soldats français combattaient comme des hommes et dansaient comme des femmes, le général Jean-Baptiste Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, commandant les troupes alliées des colons américains contre les Anglais, aurait répondu : *ni hommes ni femmes, ils sont Auvergnats*.



Lacan fait recours à cette plaisanterie pour clarifier le versant sexe réel et rappelle : au niveau du sexe réel, « il n’y a pas d’Auvergnats », il n’y a que des hommes et des femmes. Point, à la ligne. Sur le versant du sexe réel, la structure est rigoureusement le *duel*. Toutefois, Lacan précise deux niveaux.

Premier niveau : « Ce dont il s’agit quand il s’agit de sexe, c’est de l’autre sexe, même quand on lui préfère le même. » (6) En somme, il y a le sexe, le même, et puis il y a l’Autre, l’Autre sexe, ce qu’ailleurs il appelle l’*Hétéros*. Si, au niveau du sexe réel, la structure est rigoureusement le duel, en quoi consiste ce duel ? Nous le verrons après le détour que nous oblige à faire la plaisanterie du comte de Rochambeau.

Cette plaisanterie permet à Lacan de clarifier le deuxième point. Le comte de Rochambeau attribue à ses soldats le terme qui convient : ils ne sont que *des signifiants*. Lacan est encore plus explicite quand il explique pourquoi il s’est refusé à épauler Simone de Beauvoir pour son livre *Le second sexe*. Il lui dit pratiquement : ma chère petite ignorante – allez-voir le texte et vous verrez que je ne me distancie pas tellement de ce qu’il dit. Il poursuit : « Il n’y a pas de deuxième sexe à partir du moment où entre en fonction le langage. » (7)

Nous voici arrivés au point crucial. Dans le langage, il n’y a pas de second sexe. Si deux lionceaux se ressemblent parfaitement tant que n’apparaît pas le rut – c’est l’exemple que donne Lacan –, le petit garçon et la petite fille, quant à eux, diffèrent totalement l’un de l’autre dès le départ. À la différence d’avec les lionceaux, « c’est comme signifiants que vous vous sexuez » (8). Certes, « Inutile d’ajouter que la petite différence – hurra – était déjà là pour les parents depuis une paye, et qu’elle a déjà pu avoir des effets sur la façon dont ont été traités petit bonhomme et petite bonne femme » (9), continue Lacan. Et quand ça ne colle pas, on dit, pour l’une, « C’est un garçon manqué » et, pour l’autre, par exemple à Naples, c’est *una femminiella*.

Cette petite différence « passe trompeusement au réel par l'intermédiaire de l'organe, justement à ce qu'il cesse d'être pris pour tel, et du même coup, révèle ce que veut dire d'être organe. Un organe n'est instrument que par le truchement de ceci, dont tout instrument se fonde, c'est que c'est un signifiant » (10). La petite différence est de l'ordre du signifiant. Lacan donne un exemple, celui du transsexuel : « C'est en tant que signifiant que le transsexualiste n'en veut plus, et non pas en tant qu'organe. En quoi il pâtit d'une erreur, qui est justement l'erreur commune. Sa passion, au transsexualiste, est la folie de vouloir se libérer de cette erreur, l'erreur commune qui ne voit pas que le signifiant, c'est la jouissance, et que le phallus n'en est que le signifié. » Lacan donne également l'exemple de l'homosexualité féminine.

En réalité tous les êtres parlants, un par un, ont un rapport plus ou moins dérangé avec le phallus au point qu'on pourrait affirmer sans rire, qu'il y a autant de formes sexuelles que de corps parlants. À partir de là, Lacan pourra avancer cette vérité : « que le sexe ne définit nul rapport chez l'être parlant » (11). Voilà ce qu'il appelle *il n'y a pas de rapport sexuel*.

C'est le second sens qu'a *le réel du sexe* : à partir du sexe, le réel, c'est qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Même l'amour se situe dans ce second sens du *réel du sexe*. En effet, l'amour est une suppléance au fait qu'il n'y a pas rapport sexuel. Ceci vaut aussi et surtout pour cet amour étrange, mais *echt*, authentique, véridique, comme dit Freud, qu'est l'amour de transfert.

Quelles leçons pouvons-nous tirer de tout cela ? Première leçon : le parlêtre, quel que soit son sexe anatomique, a à faire avec le phallus et avec les contingences de sa significantisation. La conséquence en est une perte – appelée castration – qui se présente comme un manque qui est à l'origine du désir. Ce qui, avec Lacan, nous permet de définir le phallus comme le signifiant du désir.

À ce point, je cite encore Lacan : « Cela dit, l'homme et la femme, nous ne savons pas ce que c'est. Pendant un temps, cette bipolarité de valeurs a été prise pour suffisamment supporter, suturer ce qu'il en est du sexe. » (12) Au contraire, cette bipolarité n'est que l'effet du signifiant.

Mais comment advient cette bipolarité si elle ne se base pas sur l'anatomie et si homme et femme ne sont autres que des signifiants sans détermination ? Qu'est-ce qui leur confère leur détermination ?



Nous arrivons ainsi à la seconde leçon de Lacan : la détermination est conférée à travers la fonction phallique, c'est-à-dire $\Phi(x)$.

Cette fonction, comme dit Lacan, n'est pas « une fonction du type ordinaire ». Si on articule cette fonction avec un prosdiorisme, comme *tout* ou *pas-tout*, « l'argument de la fonction ainsi épinglée [c'est-à-dire le x en question, le x indéterminé] prendra signification d'homme ou [signification] de femme selon le prosdiorisme choisi, c'est-à-dire [...] soit le *tout*, soit le *pas-tout*. » (13)

Donc Lacan nous dit que le parlêtre se situe sur le versant homme ou sur le versant femme selon qu'on choisit de se situer sur le versant *tout* ou bien sur le versant *pas-tout*. Évidemment il s'agit d'un choix inconscient. Pour effectuer ce choix inconscient, intervient justement un autre lien déterminatif, c'est-à-dire *le désir de l'homme est le désir de l'Autre*, à lire dans les deux sens, objectif et subjectif.

Par rapport à notre travail quotidien, se greffe ici le fait que, dans la cure, pour l'analysant, le désir de l'analyste est le désir de l'Autre, à lire également comme liaison déterminative, soit dans les deux sens.

Retournons à présent au premier sens du syntagme *le réel du sexe*, soit au sexe réel. Quelles que soient les adversités que le parlêtre rencontre avec la sexualité, Lacan nous dit que le sexe réel est rigoureusement duel, qu'il n'y a que deux sexes, les hommes et les femmes. Mais il ne s'agit pas de ce que l'on pense habituellement parce qu'il s'agit de deux modalités de jouissance, l'une à l'enseigne du *tout* et l'autre à l'enseigne du *pas-tout*. Pour cela, quand nous parlons de *réel du sexe*, nous passons du sexe duel à la sexualité polymorphe, provoquée par la rencontre avec le signifiant, pour arriver, à travers la rencontre de la fonction phallique avec la logique, à la sexuation. La sexuation, c'est-à-dire le sexe réel en tant que *duel*, qui n'est pas le duel de l'anatomie, mais le duel des modes de jouissance ancrées dans le corps.

Le passage de Lacan dont nous avons pris départ pour interroger *le réel du sexe* a toutefois une énigme. Quand Lacan parle de liaisons déterminatives, il amène *la signification du phallus* en allemand : *die Bedeutung des Phallus*. Pourquoi donc ? La signification du phallus était une rive assurée pour loger les êtres parlants, quelle que soit leur anatomie, à l'enseigne du primat du phallus dans l'ordre symbolique. Pourquoi alors revient-il sur la signification du phallus précisément quand il prend en considération la jouissance, dans un premier temps en référant cette signification à l'objet *a* et ensuite plus frontalement quand il en vient à dire que le phallus est le « signifiant de la jouissance » (14) ? Lacan, à chaque fois, fait appel à l'allemand non seulement à cause de Frege à qui il se réfère, mais il note aussi, à plusieurs reprises, que ses auditeurs « n'y ont entravé que pouic » (15) et souligne que, tout compte fait, il est normal qu'il en soit ainsi. De qui parle-t-il donc ? De ses interlocuteurs allemands ou bien des auditeurs de l'*Aula Magna* de la faculté de droit au Panthéon ?

Lacan avait insisté pour dire que « *die Bedeutung des Phallus* est, en réalité, un pléonasme. Il n'y pas dans le langage d'autre *Bedeutung* que le phallus » (16). Et il poursuit : « Le langage, dans sa fonction d'existant, ne connote en dernière analyse que l'impossibilité de symboliser le rapport sexuel chez les êtres qui l'habitent, ce langage, en raison de ce que c'est de cet habitat qu'ils tiennent la parole. »

Ici il fait un pas de plus. « Qu'est-ce que veut dire *la signification du phallus* ? Une liaison ainsi déterminative, il faut toujours se demander si c'est un génitif dit objectif ou subjectif, tel que j'en illustre la différence par le rapprochement de deux sens opposés, ici marqué au tableau par deux petites flèches » (17), comme on peut lire à la page 49 du Séminaire XIX. Après avoir illustré ce qu'il entendait dans les exemples ici rapportés (désir d'enfant ; loi du talion), il indique que pour la signification du phallus, « la petite flèche, c'est neutre. La signification du phallus a ceci d'astucieux que, ce que le phallus dénote, c'est le pouvoir de signification ». « Neutre » veut dire que, pour la signification du phallus, la liaison déterminative ne convient pas : qu'on le prenne dans un sens ou dans l'autre, le phallus, c'est le pouvoir de signification et le pouvoir de signification, c'est le phallus.

Ce qui est vraiment subversif est le fait que le phallus, c'est-à-dire le pouvoir de signification, ne s'applique pas uniquement au domaine du signifiant, mais s'applique aussi au domaine de la jouissance.

Au niveau du domaine du signifiant, justement à cause du langage, le phallus est corrélé avec la perte que nous appelons castration. Au contraire, dans le domaine de la jouissance, le phallus, en sa version de fonction phallique, se présente déjà castré pour tous ceux qui parlent et il n'en existe qu'un seul à ne pas être soumis à la fonction phallique. Ce moins, implicite dans la fonction phallique, se traduit en un plus parce qu'il laisse place à ce qu'émerge une jouissance supplémentaire propre à la jouissance féminine.

Le réel du sexe a donc deux sens. Un sens est que le sexe réel est le duel. Mais ce duel n'est pas celui qu'on croit. Un autre sens est qu'à partir du sexe, le réel consiste dans ce fait qu'il n'y a pas rapport sexuel, et ceci à cause de l'inscription du *parlêtre* dans le langage.

Tout ceci permet de préciser en quoi consiste le duel du sexe réel ; il s'agit de deux types de jouissance qui ne sont toutefois pas complémentaires : une jouissance universelle et une jouissance singulière. La jouissance universelle concerne tous les corps parlants. La jouissance singulière concerne les parlêtres, un par un, ou plutôt une par une, peu importe le sexe anatomique.

Les sexes sont deux, mais il s'agit de deux modes de jouissance. L'une, celle du binôme parole-fonction phallique, qui investit nécessairement quiconque est dans le langage. L'Autre, l'*heteros*, celle du binôme silence-*pas-tout* par rapport à la fonction phallique. Cette dernière jouissance, appelée féminine par Lacan, est supplémentaire à la première, mais « Lacan a pu généraliser l'instance de cette jouissance muette qu'il a découverte dans la jouissance féminine » (18). Cette jouissance en réalité est basique pour tout corps parlant et constitue « le statut fondamental de la jouissance en tant qu'opaque au sens ». Pourtant celle-ci ne sera jamais la jouissance utopique d'un corps qui aurait pu *se* jouir avant d'être investi par le langage, justement parce que, investi par le langage, il reste désormais une « séparation fondamentale entre la jouissance et le corps » (19) qui fait que, si le corps se jouit, ce sera désormais uniquement comme pas-tout.

Texte paru en italien sur le blog de la SLP [ici](#).

-
1. “du” est une liaison déterminative en tant qu’elle a pour fonction de déterminer, c'est-à-dire de préciser le sens contextuel et par là de limiter son extension. De même “de” dans les exemples suivants.
 2. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 56.
 3. *Ibid.*, p. 154-155.
 4. *Ibid.*, p. 96.
 5. *Ibid.*, p. 155.
 6. *Ibid.*
 7. *Ibid.*, p. 95.
 8. *Ibid.*, p. 32.
 9. *Ibid.*, p. 16.
 10. *Ibid.*, p. 17
 11. *Ibid.*, p. 13.
 12. *Ibid.*, p. 40.
 13. *Ibid.*, p. 56.
 14. Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 823.
 15. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, *op. cit.*, p. 54.
 16. Lacan J., *Le Séminaire*. livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006, p. 148.
 17. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ... *ou pire*, *op. cit.*, p. 56.
 18. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. *L'Un-tout-seul* », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 23 mars 2011, inédit, trad. en italien, *L'Uno-tutto-solo*, Roma, Astrolabio, 2018, p. 119.
 19. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Clinique lacanienne », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris 8, cours du 28 avril 1982, inédit, trad. en italien, *Capisaldi dell'insegnamento di Lacan*, Roma, Astrolabio, 2021, p. 278.



LECTURES

Alban Berg, l'amour ou l'invention musicale de Marie Faucher-Desjardins

par Myriam Mitelman



On peut être envoûté par la musique poignante de *Lulu*, bouleversé par la beauté du *Concerto à la mémoire d'un ange*, sans pour autant rien savoir d'Alban Berg qui composa ces œuvres, hormis qu'il constituait avec Arnold Schoenberg et Anton Webern la seconde école de Vienne, mouvement artistique décisif qui renouvela la création musicale du XX^e siècle. Acquérir de premières connaissances en matière d'atonalité et de dodécaphonisme peut donner l'impression que s'accroît l'empire de l'ignorance, tant la musique est un art qui se joue du signifiant. Avec son livre *Alban Berg, l'amour ou l'invention musicale* (1), Marie Faucher-Desjardins fait à cet égard œuvre de transmission. Nous lui connaissions déjà quelque disposition pour faire se croiser l'art musical et le discours analytique, puisqu'elle avait coordonné le hors-série de *La Cause du désir* dédié à la musique, « Oui ! En avant derrière la musique » (2). Dans ce nouvel ouvrage, le travail de l'auteur est encadré par une préface lumineuse de Pascal Dusapin et une postface inspirée et inspirante de François Ansermet, pour une approche plurielle.

Son lyrisme a pu valoir à Berg la réputation de romantique incorrigible, mais Marie Faucher-Desjardins ne s'attarde pas à ces catégories, sa recherche se centre d'emblée sur le plus singulier du compositeur. Elle puise dans ses lectures lacaniennes et montre maints apports théoriques opératoires, offrant au lecteur quelques éclairages indispensables à souligner les ressorts intimes en jeu chez le créateur Berg.

La thèse développée dans cet essai consiste en une démonstration rigoureuse de la fonction de suppléance que revêt la création musicale chez Berg. De subtils indices prélevés par l'auteur dans les écrits de Berg et chez certains de ses biographes (3) – un rapport incertain à la réalité, une façon de se vivre comme mort, l'envahissement par des

phénomènes psychosomatiques – peuvent, en effet, dessiner les contours d’une forclusion du *Nom-du-Père*. Cependant, le titre qu’elle a choisi, *Alban Berg, l’amour ou l’invention musicale*, indique d’emblée que l’auteur nous emmène au-delà de considérations d’ordre diagnostique. Convient-il de saisir l’amour et ses tourments comme un équivalent de l’invention musicale dans la vie de Berg ? Sommes-nous invités à considérer que l’invention musicale vient relayer un impossible quant à l’amour ? L’ouvrage déploie avec subtilité ces paradoxes et ces énigmes.

L’analyse de Marie Faucher-Desjardins se centre sur la question de l’amour dans la vie de Berg. Elle nous parle de son amour douloureux et torturé pour Helene Nahowski qui deviendra et demeurera sa femme, puis de son amour pour Hanna Fuchs, rencontrée à Prague en 1925 alors qu’il était marié à Helene, qui constitua pour lui un ailleurs fécond, bien que rigoureusement imaginaire. Ce sont les lettres de Berg qu’explore l’auteur lorsqu’elle cherche à cerner le réel en jeu dans sa vie et son œuvre, le compositeur ayant laissé une correspondance fort riche avec ces deux femmes, correspondance à sens unique, puisque que Berg semble avoir eu rarement de réponses à ses missives.

À propos des lettres à Helene, avant qu’elle fût son épouse, Marie Faucher-Desjardins parle d’un « ravage épistolaire, déchaîné par le manque insupportable que dessinent l’absence et le silence de l’aimée ». Un exemple de cet imaginaire débordant : « Les fantômes sauvages qui éclatent dans mon esprit, ils se vautrent bientôt dans des châteaux d’air célestement beaux ».

Mais c’est à partir des lettres à Hanna Fuchs, à qui Berg écrivit des lettres éperdues jusqu’à sa mort en 1935, alors qu’ils ne se rencontrèrent que rarement et qu’elle ne répondît probablement jamais, que Marie Faucher-Desjardins construit sa thèse décisive.

Une citation de Lacan est convoquée page 60, énonçant que « la psychose est une sorte de faillite en ce qui concerne l’accomplissement de ce qui est appelé “amour” (4) ». À cette faillite Marie Faucher-Desjardins donne ses coordonnées précises lorsqu’elle fait découvrir au lecteur que c’est non la personne réelle d’Hanna, mais bien plus le délire amoureux qui semble avoir été le véritable partenaire de Berg, lui inspirant la composition de la *Suite lyrique*, son second quatuor à cordes (1927). Chef-d’œuvre musical autant que d’écriture, la partition de cette pièce tresse les initiales de leurs deux noms AB-HF devenues matériau sonore en vertu de la correspondance des lettres et des notes dans le solfège allemand. Elle constitue ainsi à la fois un message savamment crypté adressé à l’aimée et le lieu d’un nouage entre l’exaltation permanente du compositeur et les strictes et méticuleuses règles du dodécaphonisme.

Le concept lacanien qui supporte essentiellement cette recherche est celui de la *lettre*, dont on découvre ici une extension inédite, la convergence entre la création musicale et l'amour dans la vie de Berg, l'une venant border par une méthode de chiffrage inspirée du dodécaphonisme les ravages et débordements occasionnés par l'autre, faisant de la *Suite lyrique* un paradigme de la lettre d'*amour* (5).

L'importance de la correspondance de Berg (en lieu et place de la relation réelle avec l'autre) et la fonction de suppléance de la *Suite lyrique*, très précisément analysée ici, nous font découvrir un Alban Berg homme de lettres, d'écriture. Concluons en nous demandant si ce n'est pas une propriété essentielle de toute création musicale qui se trouve là épinglée, d'être lettre, objet susceptible de venir toucher, par la grâce de la virtuosité des interprètes, chaque auditeur disposé à s'en faire le destinataire, l'espace d'un instant d'écoute, ou mieux, se surprenant à être ce destinataire sans avoir pu recourir à aucun savoir préalable ?

1. Faucher-Desjardins M., *Alban Berg, l'amour ou l'invention musicale*, Nîmes, Champ Social, 2020. Disponible [ici](#).
2. « Ouï ! En avant derrière la musique », *La Cause du désir*, Hors-série, format numérique, décembre 2016, disponible [ici](#).
3. on découvrira de belles citations d'Adorno
4. Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6/7, Paris, Seuil, 1976, cité p. 60.
5. Cf. Lacan J. *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 78-79.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (evc.navarin@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI